



Henry Dunant : Une croix sur le monde



1853 Mi-août, Genève (Suisse)

«Demandez à Monsieur Dunant de se présenter dans mon bureau sans attendre !»

Cet ordre donné d'un ton ferme à son secrétaire, par le comte Sautter de Beauregard, directeur général de la banque Lullin & Sauter de Genève —

l'une des plus influentes de la place — fut exécuté séance tenante. Quand on était simple commis aux écritures on ne faisait pas attendre son employeur. De toute façon on ne discutait jamais les ordres du sieur Sautter.

Henry posa sa plume, se dirigea vers le bureau de son patron et frappa à la porte.

« Entrez !

Henri referma doucement la porte. Mr Sautter se tenait debout devant la haute fenêtre qui laissait entrer le soleil éclatant d'un été radieux.

— Asseyez-vous, dit le comte en montrant un large fauteuil, j'ai des projets pour vous.

— Oui Monsieur.

— Vous n'êtes pas sans connaître, Monsieur Dunant, nos projets en Algérie. Nous venons de créer la *Compagnie gene-*

La Chronique d'Éclési : Les Témoins

voise des colonies suisses de Sétif qui se consacre à rendre ce pays prospère et si possible, à y favoriser l'implantation de la foi chrétienne. Sa Majesté l'Empereur Napoléon nous a accordé une concession de 20 000 hectares que nous devons peupler de plusieurs centaines de colons.

— Oui, le Journal de Genève a largement évoqué ce projet extraordinaire.

— Bon, il y a beaucoup à faire sur place pour préparer l'arrivée des colons.

— Oui Monsieur, balbutia Dunant qui ne voyait pas vraiment où son patron voulait en venir.

— Versoix nous fait faux bond. Il est fâcheusement empêché de s'y rendre.

Henri se demandait intérieurement quel « empêchement » pouvait se mettre en travers de la volonté du sieur Sautter.

— Je vous demande donc de le remplacer.

Henry ne s'attendait certainement pas à cette demande. Dans cette banque prospère il y avait bon nombre de collaborateurs plus âgés et plus expérimentés que lui. Il ne put que balbutier :

— Votre confiance m'honore, Monsieur, mais...

— Voilà qui est parfait, Monsieur Dunant, vous embarquerez à Marseille début septembre.

— Si vite, s'étrangla Henry, cela me laisse peu de temps...

— Je compte sur vous Dunant, vous n'allez pas rester gratte-papier toute votre vie ! Et ne me parlez pas d'empêchement ! »

La vie du jeune Dunant venait de basculer en quelques minutes. Un séjour de plusieurs mois en Algérie l'obligerait à se mettre en retrait de sa fonction de secrétaire-correspon-

Henry Dunant

dant de l'*Union Chrétienne des Jeunes Gens de Genève*, fondée officiellement huit mois plus tôt. L'enthousiasme de Henry y avait fait merveille et ce petit groupe qui se réunissait le jeudi dans une modeste salle de l'Oratoire avait pris de l'ampleur. Mais d'un autre côté, l'Algérie c'était l'avenir, le tremplin idéal pour tout jeune homme ayant un minimum d'ambitions dans la vie.

Il fallait maintenant annoncer la terrible — et enthousiasmante — nouvelle à Maximilien Perrot, tout à la fois son ami et président de l'Union. Justement Max était de permanence à la bibliothèque ce jour-là.

La seule autre personne présente étant absorbée dans la lecture d'un journal. Max était disponible.

« Max, je vais être absent pour plusieurs semaines, lui dit Henry à voix basse. Le comte Sautter m'a confié une mission très importante en Algérie. Je m'embarque lundi en huit à Marseille.

— Si vite ! Et tu seras parti combien de temps ?

— Au moins deux mois !

— Et qui te remplacera au secrétariat ?

— Peut-être Necker ? Personne n'est irremplaçable, et de toute façon c'est une affaire qui roule.

Maximilien eut un long silence.

— Tu ne dis rien ?

— Écoute Henry, je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée. Mr Sautter ne peut-il pas envoyer quelqu'un d'autre ? L'Union est en plein développement et elle doit avoir priorité sur les affaires du monde !

— On ne discute pas les ordres de Mr Sautter. Et l'avenir n'est plus ici à Genève, mais là-bas dans ce pays neuf, » répli-

La Chronique d'Ecclésia : Les Témoins

qua sèchement Henry, qui se leva brusquement et quitta la pièce.

« On ne discute pas non plus les ordres de Dieu » murmura Max à voix basse.



L'Assemblée Générale de la *Société Anonyme des Moulins de Mons-Djemila* était sur le point de débiter. On n'attendait plus que son président. Une certaine nervosité régnait au sein des actionnaires car les événements ne se déroulaient pas exactement comme espérés.

Créée à Genève il y avait peine un an, la Société était dotée d'un capital de 500.000 F, une somme considérable, et avait pour but de développer le nouvel Eldorado à la mode : l'Algérie. Non sans impatience les actionnaires attendaient le rapport d'Henry Dunant, à la fois Président et Directeur Général de la Société.

L'attrait de l'Algérie avait fini par conquérir Henry Dunant, qui, après plusieurs voyages au service de la *Compagnie Genevoise*, s'était lancé dans ses propres affaires. Comme l'avait craint Max Perrot, Henry, malgré le succès croissant des U.C.J.G., consacrait désormais son cœur et son énergie à ses propres affaires.

Les conversations à voix basse se turent instantanément quand la porte s'ouvrit et qu'Henry Dunant entra dans la pièce. Un grand sourire éclairait son visage encadré d'une barbe particulièrement soignée. Son costume était élégant, mais sans extravagance, exactement celui que l'on attendait d'un prospère homme d'affaire Suisse.

Prenant place il affirma simplement :

Henry Dunant

« Je déclare l'Assemblée Générale 1859 ouverte. »

Après un court rapport qui ne cachait rien des difficultés de l'année écoulée, arriva le temps des échanges.

Charles Tremblay, colonel à la retraite prit la parole :

« Donc si je résume votre rapport, la situation n'a pas évolué d'un pouce depuis notre assemblée constitutive de l'an dernier. L'investissement que nous avons fait, reprenant votre acquisition du moulin de Mons Djemila, n'a guère été rentable.

— Certes, répondit Henry Dunant. Nos demandes d'extension de la concession aux autorités françaises d'Algérie sont restées sans réponse officielle. Depuis 1856 nous avons la concession définitive des 7 hectares de terrain et du moulin qui s'y trouve, mais c'est tout.

— Terrain notoirement insuffisant pour y élever du bétail. Et je ne parle pas du problème de la chute d'eau répondit Charles d'un ton aigre.

— Une eau qui fait tourner notre moulin...

— Mais que nous ne pouvons utiliser pour l'irrigation. Et sans eau, pas de culture, sans culture pas de bétail et sans animaux, impossible de transporter le blé moulu.

Charles débitait ces mots de façon saccadée. Il avait de plus en plus de mal à contenir son exaspération.

Henry reprit d'une voix calme :

— Ce n'est pas faute d'avoir frappé aux différentes portes. J'ai même proposé d'acheter le terrain si une concession ne pouvait nous être accordée. Mais les autorités ont refusé. Elles estiment que ce terrain appartient aux indigènes et qu'à moins d'y construire une colonie de peuplement, elles ne peuvent pas en disposer. En tout cas elles ne reconnaîtront pas la vente comme étant d'utilité publique.

La Chronique d'Éclésià : Les Témoins

Thomas Mac Culloch, un autre actionnaire affirma d'une voix posée :

— Je pense surtout que les autorités n'ont plus confiance. L'échec de la *Société Genevoise* à Aïn Arnat est encore dans leur mémoire. Ce ne fut pas très glorieux. Y installer des colons suisses, pauvres et mal éduqués, n'a pas été très concluant. On peut comprendre qu'elles se méfient.

Henry répliqua :

— Je vous rappelle que si j'ai été envoyé en son temps pour faire un rapport sur le projet, je n'en ai pas été l'instigateur. Je n'ai d'ailleurs pas caché à la *Société Genevoise* la situation déplorable dans laquelle étaient les colons, suite à la totale impréparation de leur émigration...

— Revenons à nos moutons reprit Charles Tremblay. Que proposez-vous concrètement Henry pour débloquer la situation et éviter que nous perdions notre apport ?

— Je vais proposer au comte de Chasseloup Laubat, le nouveau gouverneur d'Algérie, d'acheter d'un coup 1000 hectares de terrain au prix de 15 francs l'hectare.

— Arrêtez de rêver, Henry. Une telle proposition a déjà été refusée par son prédécesseur.

— Oui, mais elle émanait d'Henry Dunant simple citoyen genevois. Une proposition faite par le directeur d'une puissante Société Suisse au capital d'un million de francs, qui plus est de nationalité française, sera plus difficile à refuser.

Daniel, complètement abasourdi, regardait son frère sourire :

— Tu veux devenir français ?

— Oui j'ai fait ma demande de naturalisation. Elle devrait aboutir prochainement.

Théodore Necker reprit la parole :

Henry Dunant

— J'ai bien entendu : un capital d'un million de francs ! Où chercherez-vous cette somme ?

— Je vous propose de doubler votre participation, dit Henry d'un ton égal.

— Vous êtes complètement fou Henry. Le soleil d'Algérie vous fait divaguer.

Cette fois-ci Charles était rouge de colère :

— Je ne vais certainement pas en rajouter au pot. Ce ne serait qu'une fuite en avant.

Entendant cela Henry Dunant haussa le ton :

— Charles, personne ne vous a obligé à investir dans la Société. Et personne ne vous oblige à augmenter votre participation. Je ne vous ai pas caché qu'il y avait un certain risque. Mais sans risque pas de profit. Vous auriez mieux fait de placer votre argent à la banque...

— Allons, allons, ne nous énervons pas, dit Daniel. Que comptes-tu faire si le gouverneur refuse ton offre ?

— Eh bien, j'irai plus haut !

— Plus haut ?

— Oui, tout en haut.

— Tout en haut... tu ne penses pas à l'Empereur Napoléon ?

— Si parfaitement !

— Vous êtes encore plus fou que je ne le croyais ! dit Thomas.

Henry Dunant prit une profonde inspiration :

— Je ne doute pas de la sagacité de l'Empereur. C'est un génie qui a tout compris au monde contemporain. Si j'arrive à le rencontrer, je saurai le convaincre. En plus son cœur est en Algérie... Mais rassurez-vous je n'y irai pas sans préparation.

La Chronique d'Ecclésia : Les Témoins

— Il ne vous recevrait de toute façon pas, répliqua Charles.

— Ma proposition est de faire entrer le général Dufour au sein de notre Conseil d'Administration. L'Empereur ne peut rien refuser à son ancien mentor. De mon côté je vais rédiger un petit opuscule où je détaillerai toute l'admiration que j'ai pour lui. Une fois imprimé, je compte le lui remettre en main propre. Mais nous ne serons peut-être pas obligés d'en arriver là. »

La magie de l'optimisme viscéral d'Henry Dunant avait encore une fois opéré. Même le grincheux Charles suivit l'augmentation de capital et plusieurs autres actionnaires, séduits par les mirages du désert algérien, entrèrent dans la Société.



« *Grande victoire française à Magenta, demandez le Journal de Genève. Mac Mahon nommé duc de Magenta...* »

Henry donna une pièce au jeune vendeur et s'empara de la dernière édition du quotidien le plus populaire de la ville. Le récit de la victoire des troupes de l'Empereur Napoléon III occupait toute la première page du quotidien. Napoléon était entré en guerre contre l'Autriche dans le but de soutenir la réunification de l'Italie, et de récupérer au passage la Savoie et le comté de Nice pour la France : charité bien ordonnée commence par soi-même !!!

« Les choses s'annoncent bien, se dit Henry. Si je parviens à rencontrer l'Empereur dans les prochaines semaines, il m'écouterà. Et dans l'euphorie de la victoire tout est possible. En plus j'ai cette lettre d'introduction pour l'aide de camp de Mac Mahon, le duc Beaufort d'Hauptoul. Si je le

Henry Dunant

convaincs de m'introduire auprès de Mac Mahon, peut-être que le généralissime, qui a été quelques mois gouverneur d'Algérie, m'introduira à son tour auprès de l'Empereur. Bon, de toute façon je n'ai plus rien à perdre. Et Chasseloup Laubat ne m'a même pas répondu. Grâce au chemin de fer, je peux être en quelques jours sur place. »

Henry se mit à préparer son voyage.

« Le plus rapide est de prendre le train de Genève à Culoz, de traverser les Alpes au Mont Cenis puis de reprendre le train à Suse jusqu'à Parme. En cinq jours seulement ! Et encore si j'étais un oiseau, je pourrais voler au-dessus des Alpes... et gagner deux jours. »

Le voyage de Henry Dunant fut plus compliqué qu'il ne l'avait prévu. Le duc de Beaufort n'étant pas encore arrivé à Parme, Dunant dut partir à sa rencontre vers le sud. Plus de chemin de fer flambant neuf, mais une diligence brinquebante. Une journée épouvantable sur les routes montagneuses des Appenins lui permit d'arriver à Pontremoli. Avisant un soldat en faction devant l'auberge de la ville, Henry lui dit :

« Mon brave, j'ai un message urgent pour le duc Beaufort d'Haupoul. Je dois le lui remettre en main propre. Veuillez lui remettre ma carte sans tarder. »

Bien qu'étonné par l'allure élégante et soignée du messager, le factionnaire décida de ne pas faire d'excès de zèle et s'empressa d'obéir au voyageur.

Henry n'eut pas longtemps à attendre.

« Vous ici, s'étonna le duc en voyant Henry Dunant pénétrer dans la modeste chambre qui lui avait été attribuée, vous avez eu bien du courage pour venir jusqu'ici, par ce temps exécrationnel. Quel est donc ce message dont vous êtes porteur ?

La Chronique d'Ecclésia : Les Témoins

— Euh, en fait, mon message s'adresse plutôt au généralissime Mac Mahon... et je pensais qu'une petite lettre d'introduction de votre part pourrait m'aider.

— Tout ce chemin pour une simple lettre d'introduction ! Mac Mahon n'est pas ici. L'armée autrichienne s'est repliée sur des positions au sud du lac de Garde. Mac Mahon et l'Empereur sont en marche pour l'affronter. Une bataille décisive se prépare.

— Une bataille décisive ? Avec encore plus de victimes qu'à Magenta ? Ces batailles sont de vraies boucheries, osa Henry.

— Mon ami, comme dit le proverbe : on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. Il est vrai que notre dernière génération de fusils à canon rayés fait merveille...

Henry se tut. S'il voulait sa lettre d'introduction, il valait mieux ravalier sa conviction profonde.

— Pour en revenir à l'Empereur, savez-vous précisément où je puis le trouver ?

Le duc eut une hésitation puis répondit :

— Bon je ne pense pas que vous soyez un espion autrichien. Allez à Brescia et renseignez-vous à la garnison. Mais en attendant prenez un peu de repos, vous repartirez demain sous bonne escorte.

— Non, non, je repars de suite avec la diligence de nuit, comme cela je serai à Parme demain matin.

— Ah la fougue de la jeunesse ! Si tous mes soldats avaient votre énergie... Bon, laissez-moi simplement le temps de rédiger la fameuse lettre. »

Henry passa la nuit dans la diligence, mais le lendemain matin il était revenu à Parme, prêt à poursuivre son voyage jusqu'à Brescia. Mac Mahon n'y était plus, mais il apprit qu'il

Henry Dunant

devait se diriger vers l'est, vers Castiglione. Comme il n'y avait plus de service de transport régulier, il loua à prix d'or une carriole et son cocher, un déserteur italien, et en route pour la rencontre décisive.



À Castiglione Henry Dunant fit une rencontre bien plus importante que Mac Mahon ou même l'Empereur des Français. À quelques kilomètres seulement de cette ville, la bataille de Solferino venait d'avoir lieu. Ce fut une véritable boucherie, plus de 15 000 morts dans chaque camp. Les fusils à canon rayé avaient fait merveille !

Mais plus encore que les morts, le spectacle des milliers de blessés, autrichiens, sardes et français confondus, était insoutenable. Dans la petite ville il y en avait partout, allongés dans l'église, dans les auberges, dans les maisons, dehors le long de rues, en attente d'être évacués vers les hôpitaux des villes voisines. La désorganisation était la plus totale, le service médical des armées inexistant. Il n'y avait que quelques médecins tout juste assistés par certaines femmes du village, pleines de bonne volonté, mais si peu nombreuses.

Henry Dunant va s'investir de toutes ses forces, de tout son cœur auprès de ces blessés. Qu'importe le beau costume blanc, qu'importe la fatigue : Il y a urgence. Il va faire ce qu'il sait le mieux faire : motiver, organiser, convaincre. Il mobilise l'essentiel de la population de village. Il organise les distributions d'eau et de nourriture ; il obtient non sans peine que les quelques médecins autrichiens prisonniers soient libérés et puissent à leur tour intervenir ; il envoie sans tarder des émissaires à cheval demander l'aide des villes et villages environnants et sa carriole à Brescia pour rapporter tout ce que le

La Chronique d'Éclésia : Les Témoins

cocher pourrait trouver de nourriture et de charpie.

Au plus profond de lui-même Henry est en colère. Alors que tout le monde pouvait s'attendre à une bataille décisive et meurtrière, pourquoi n'y avait-il eu aucune préparation, aucune organisation pour prendre les blessés en charge ? Pourquoi fallait-il que des jeunes hommes de son âge continuent à mourir alors que les canons s'étaient tus ?

Deux jours passèrent. La situation s'était améliorée, la plupart des blessés avaient été évacués. Mais si les blessés n'étaient plus à Castiglione, ils manquaient encore de tout. Henry Dunant écrivit alors une lettre à son amie la comtesse de Gasparin à Genève :

« Depuis trois jour, je soigne les blessés de Solferino... rien ne peut rendre compte de la gravité des suites de ce combat... Je m'adresse à vous, madame, pour vous supplier de reprendre l'initiative que vous prîtes lors de la guerre de Crimée, d'envoyer du soutien à nos troupes... »

Puis Henry Dunant reprit sa route. Il était toujours aussi décidé à rencontrer Mac Mahon. Et miracle, Mac Mahon le reçut. Henry saisira cette occasion tant espérée pour lui demander la fameuse lettre d'introduction pour l'Empereur, mais aussi, comme il le rapporte dans ses mémoires, pour

« Relater à l'illustre Maréchal ce dont je venais d'être témoin pendant trois jours à Castiglione, le défaut de secours suffisants vis-à-vis d'une quantité si considérable de victimes... »

Henry Dunant ne parviendra pas à rencontrer l'Empereur, il devra se contenter de remettre sa demande et son livre dithyrambique à un secrétaire. Sans résultats ! l'Empereur, gêné, lui demandera même par courrier impérial de ne pas

Henry Dunant

diffuser le livre...

De retour en Suisse, Henry mettra toute sa fougue, toute sa détermination dans la rédaction du livre « Un souvenir de Solferino ». Ce livre était très différent de la littérature héroïque à la gloire des armées et des conquêtes qui étaient alors couramment édités. C'était un livre sans concession, dur, plein de sang et de larmes, mais un livre qui changea la face du monde car il s'adressait à la conscience de ses lecteurs. Dans sa conclusion Henry Dunant y faisait des propositions pratiques pour organiser le secours aux blessés de guerre, sur une base de neutralité et de compassion universelle.

Puis il eut l'intelligence d'offrir le livre à l'ensemble des têtes couronnées d'Europe. Ses idées, puissamment relayées à Genève par les chrétiens locaux, aboutirent à la fondation de la Croix-Rouge le 9 février 1863. Grâce aux efforts inlassables de Henry Dunant, la Convention de Genève, qui expose les principes fondateurs de la Croix-Rouge, fut ratifiée en août 1864 par la plupart des nations européennes.

Triste ironie de l'histoire, le mirage algérien amènera Dunant à la faillite et au dénuement. La Croix-Rouge grandira sans lui et s'affranchira de ses références chrétiennes (mais pas de son esprit chrétien). Ce n'est qu'en 1901, trente ans plus tard, alors que son œuvre de fondateur sera remise en pleine lumière, qu'Henry Dunant au soir de sa vie, sera récompensé du premier prix Nobel de la Paix .

